

ARTS VISUELS



Avec l'aide de huit experts, *La Presse* a sélectionné les 10 artistes visuels du Québec qui se démarquent le plus sur la scène de l'art contemporain, actuellement.

LA DÉMARCHÉ

Pour établir le *top 10* de l'art contemporain québécois, *La Presse* a fait appel à des experts travaillant hors du marché de l'art, soit des conservateurs dans des musées, des responsables de collections privées, des professeurs d'université et des commissaires d'expositions.

Chaque expert nous a remis son *top 10*. Les experts se sont engagés à ne pas se consulter afin que leur liste représente un vrai choix personnel.

Les artistes nommés devaient:

1. Être québécois ou travailler principalement au Québec.
2. Appartenir au domaine actuel des arts visuels et médiatiques.
3. Jouir d'une certaine reconnaissance de la part de leurs pairs.
4. Être reconnus pour l'originalité de leur démarche.
5. Être éventuellement actifs sur la scène internationale.

Une fois les listes reçues, nous avons compilé les résultats en tenant compte du nombre de fois que les artistes étaient mentionnés. Puis, nous avons réuni les experts au Musée d'art contemporain de Montréal, le 22 janvier, afin de discuter des choix finaux. D'une liste préliminaire d'une vingtaine d'artistes est sorti ce *top 10* que nous vous présentons aujourd'hui.

LES EXPERTS

Stéphane Aquin, conservateur de l'art contemporain au Musée des beaux-arts de Montréal

Louise Déry, commissaire et directrice de la Galerie de l'UQAM

Jo-Ann Kane, conservatrice de la collection de la Banque Nationale

Mark Lanctôt, conservateur au Musée d'art contemporain de Montréal

Frédéric Loury, directeur général et commissaire principal d'Art souterrain

Anne-Marie Ninacs, commissaire et professeure à l'École des arts visuels et médiatiques de l'UQAM

Marie-Justine Snider, conservatrice de la collection de la Caisse de dépôt et placement du Québec

John Zepetelli, directeur général et conservateur en chef du Musée d'art contemporain de Montréal

RAFAEL
LOZANO-HEMMER

Vedette à

NATHALIE PETROWSKI

Rafael Lozano-Hemmer est passé près de devenir chimiste. Avec son bac en chimie de Concordia, il a même travaillé pendant un temps chez Borden Chemicals, à Laval. Mais pour devenir un chimiste vraiment créatif, il lui fallait des études plus poussées. Le Montréalais, né à Mexico et arrivé chez nous dans la vingtaine, n'en avait pas le temps ni l'envie. La chimie est sortie de sa vie en même temps qu'y sont entrés l'art et le multimédia. C'était il y a 20 ans.

Depuis, Rafael Lozano-Hemmer est devenu une star internationale du multimédia, un architecte de la lumière réputé pour la force et l'originalité de ses installations interactives.

Ses œuvres ludiques et lumineuses, créées par ordinateur, ont été acquises par tous les grands musées canadiens, ainsi que par le MoMA de New York et le Tate de Londres. Il a fait des installations au square Trafalgar de Londres, à la Biennale de Venise, au tunnel de Park Avenue à New York, au château de Habsbourg, en Autriche, et aux Jeux olympiques de Vancouver.

Et pourtant, à Montréal, où il vit, crée, gère un studio de 10 employés et élève sa petite famille, c'est un pur inconnu. Dans le milieu des arts montréalais, bien sûr, il est respecté et admiré.

Tous se souviennent encore d'*Intersection articulée*, son installation à la place des Festivals, créée avec 18 projecteurs géants de 10 000 watts chacun, les mêmes utilisés par les militaires pour détecter les avions. Grâce à lui, des milliers de Montréalais ont pu manipuler les projecteurs et sculpter la lumière à l'automne 2011, mais sans savoir qui était l'auteur de ce magnifique jeu lumineux.

l'international, inconnu à Montréal



L'œuvre *Intersection articulée* de Rafael Lozano-Hemmer a illuminé la place des Festivals en 2011.

PHOTO MARCO CAMPANOZZI, LA PRESSE

Pour ma part, je n'avais jamais croisé le célèbre inconnu du multimédia avant d'aller cogner à la porte de son studio du boulevard Saint-Laurent, il y a quelques semaines. Une jeune assistante m'a ouvert et m'a précédée dans un impossible capharnaüm où se succèdent, dans le désordre le plus complet, des rangées d'étagères bourrées de fils électriques, de boulons, de pistons, de prises et de connexions d'ordinateur.

Ici et là, des architectes, ingénieurs et informaticiens étaient assis à leurs postes de travail, absorbés par la réalisation à la mitaine d'un des nombreux projets du studio.

Quant au patron, il était debout au milieu du champ de bataille de son bureau, gesticulant et hurlant au téléphone. Pas de doute possible, me suis-je dit, cet homme a du sang latin. Car, en même temps qu'il hurlait, le grand brun frisé et pas très basané rigolait et faisait des blagues.

À quelques reprises, j'ai entendu le mot «censure», un mot que l'artiste de 46 ans refuse avec la dernière énergie, préférant perdre des montagnes d'argent plutôt que de soumettre ses œuvres à une autorité morale quelconque.

L'été dernier, par exemple, pour son projet *Voice Tunnel* dans le tunnel de Park Avenue, à New York, l'artiste s'est opposé âprement à la volonté des autorités policières d'encadrer les messages enregistrés des visiteurs qui résonnaient dans le tunnel. Des questions de sécurité publique l'ont finalement fait fléchir. Il a accepté que les mots «feu» et «bombe» soient automatiquement effacés si jamais un spectateur les prononçait dans les micros mis à sa disposition.

Lozano-Hemmer se montre tout aussi inflexible face à la publicité. «Je n'ai aucun problème avec le fait de vendre mes œuvres à des entreprises ou à des milliardaires de la finance ou de l'immobilier. Ces ventes m'aident à préserver mon indépendance et à faire

vivre mon équipe, mais ne me demandez pas de transformer une œuvre en support publicitaire, ça non!»

Rafael fait allusion au projet de BMW, qui voulait présenter l'installation *Body Moves* au salon de l'auto de Francfort, il y a deux ans. Le hic, c'est que BMW proposait d'intégrer au théâtre d'ombres de Lozano-Hemmer un défilé de Mini Cooper toutes les cinq minutes. L'artiste a refusé catégoriquement.

«J'ai perdu des tonnes d'argent, mais il en allait de ma légitimité en tant qu'artiste. Et ça, ce n'était pas négociable.»

Je lui demande si son éducation catholique a un quelconque rapport avec son refus de négocier avec les marchands du temple. Il éclate de rire: «J'ai été élevé entre les bonnes sœurs et les travestis. Alors, pour mon éducation catholique, il faudra repasser. Le catholicisme fait partie de ma culture et de mon passé, mais pas de ma religion puisque je suis athée.»

De Madrid à Montréal

Né à Mexico en 1967, Rafael est le fils de deux propriétaires de clubs, dont le tout premier club de travestis du Mexique. Il affirme volontiers que ses parents étaient des fous qui, lors de leur séparation, se sont livrés une âpre guerre par clubs interposés.

À l'âge de 13 ans, il déménage à Madrid avec sa mère qui vient de se remarier. Puis à 20 ans, il quitte l'Espagne pour le Canada, où il étudie la chimie, d'abord à Victoria, en Colombie-Britannique, puis à l'Université Concordia, à Montréal. C'est là qu'il rencontre la future mère de ses trois enfants, la chorégraphe Susan Ramsay Kovacs.

Happé par le monde des arts, Rafael abandonne la chimie, tâte de la performance, du théâtre technologique et fonde la troupe PoMo CoMo, qui fera long feu.

Puis, au tournant des années 90, l'artiste repart vivre à Madrid avec sa

femme. Ils y resteront une quinzaine d'années jusqu'à ce que l'arrivée de leur premier enfant les ramène à Montréal, en 2003. Ces années, entre Madrid et Montréal, seront des années charnières où Lozano-Hemmer se mettra au monde comme artiste, traçant la voie de ce qu'il nomme l'architecture relationnelle, une forme d'interactivité qui permet au spectateur de dialoguer avec la technologie, en somme.

Entre 1992 et 2013, l'artiste signera pas moins de 72 installations un peu partout dans le monde. Pourtant, c'est à Montréal qu'il choisit de vivre.

«Franchement, je ne vois pas de meilleur endroit au monde que Montréal pour le type de création que je fais. D'abord, malgré l'hiver, Montréal reste une ville latine et pour moi, c'est primordial. Et puis, Montréal a tout ce qu'il faut: des ingénieurs et des informaticiens créatifs et compétents, des logiciels et la technologie de pointe et de l'aide des gouvernements.

«Tout ce qui manque à Montréal, en arts visuels, c'est le public. Il n'y a pas assez de collectionneurs ni de galeries. Quant au grand public, on dirait qu'il a d'autres priorités que les arts visuels. C'est en train de changer, mais il reste encore beaucoup de sommets à conquérir.»

Établi à Montréal, où il n'expose pas souvent, Rafael Lozano-Hemmer aura bientôt sa revanche. À partir d'aujourd'hui, il présente l'installation *Dernier souffle* au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) dans une exposition croisée, organisée conjointement par le MBAM et le Musée d'art contemporain.

PHOTO ANDRÉ PICHETTE, LA PRESSE

Puis, en juin, le public pourra découvrir une autre facette de l'artiste au Musée d'art contemporain, à travers l'installation biométrique *Pulse Room*, faite de centaines d'ampoules s'allumant et s'éteignant au rythme des battements du cœur.

Avec ces expos, Rafael Lozano-Hemmer risque enfin de voir un peu de la lumière qu'il sème partout où il va. Ce ne serait pas trop tôt.

